

« Le malade imaginaire »

Michel Vaïs

Numéro 52, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1989). Compte rendu de [« Le malade imaginaire »]. *Jeu*, (52), 207–208.

«le malade imaginaire»

Texte de Molière. Mise en scène : André Montmorency; décor : Michel Demers; costumes : Dalia Chauveau; éclairages : Michel Beaulieu; musique originale : François Sasseville; chorégraphie : Pierre-Paul Savoie, assisté de Danielle Lecourtois; accessoires : Claude Roberge; direction de scène : Allain Roy. Avec, par ordre d'entrée en scène, Raymond Bouchard (Argan), Pierrette Robitaille (Toinette), Sylvie Ferlatte (Angélique), Marie-Christine Perreault (Béline), Daniel Brière (le notaire Bonnefoy, M. Fleurant, un pensionnaire de l'hospice), Luc Guérin (Cléante, un pensionnaire de l'hospice), Jean-Louis Roux (M. Diafoirus et la soeur portière), Martin Drainville (Thomas Diafoirus, un pensionnaire de l'hospice), François Sasseville (Louison, un pensionnaire de l'hospice), Michel Laperrière (Béralde et la soeur portière) et Marcel Sabourin (M. Purgon). Production du Théâtre du Nouveau Monde, présentée du 4 au 29 octobre 1988.

Un *Malade imaginaire* «bouffon» : «Toinette n'est pas une servante [...] mais une infirmière religieuse [...] les Diafoirus père et fils sont manchots [...]». Photos : les Paparazzi.

C'est une lecture très chargée, très compliquée (certains diraient riche) du *Malade imaginaire* qu'a proposée André Montmorency. Qu'on en juge. D'abord, l'action ne se passe pas chez Argan mais à l'hôpital, en compagnie de plusieurs autres malades évidemment muets,

puisque Molière n'a pas écrit de texte pour eux. (Dans le programme, le metteur en scène justifie leur mutisme par le fait qu'ils sont tous sous l'effet d'une drogue calmante.) Ensuite, Toinette n'est pas une servante, évidemment, mais une infirmière religieuse (comment peut-elle alors tenir le même langage?); le notaire est unijambiste; Béline, la femme d'Argan, est une cantatrice enceinte de son notaire; les Diafoirus père et fils sont manchots (on apprend par le programme qu'ils ont pratiqué sur eux-mêmes l'amputation préventive¹); au début du spectacle, Argan ne fait pas ses comptes sur le mémoire de son apothicaire: c'est le comédien, Molière, qui répète le rôle d'Argan, si bien que toute la première scène, qui habituellement permet tout de suite de saisir ce personnage hypocondriaque, grippe-sou, roublard, autoritaire et gamin tout à la fois, toute cette première scène est complètement ratée et serait incompréhensible, elle aussi, sans la lecture du programme. Or une mise en scène qui s'appuie obligatoirement sur des notes explicatives du programme est à mon avis déjà suspecte. Certes, on a voulu montrer, à



travers Argan, le combat de Molière contre la mort, puisqu'on sait que lorsqu'il jouait *le Malade imaginaire*, il était affligé d'une bronchite qui devait finalement l'emporter. Mais ce faisant, on a joué contre le texte² et je ne comprends plus dès lors si les médecins sont vraiment des imbéciles ou si c'est Molière (ou Argan?) qui a tort de les traiter d'imbéciles. Dans ce ramassis d'effets scéniques³, il manque une idée de base, une conception globale, un dessin général de la mise en scène. Mal dirigés, Pierrette Robitaille et Raymond Bouchard sont arrivés malgré tout à me faire rire grâce à leur talent comique. Malheureusement, le metteur en scène, plutôt que de travailler avec eux le texte de Molière, a préféré leur ouvrir son tiroir à trucs et récrire la pièce en empruntant des idées à gauche et à droite, à Ariane Mnouchkine par exemple⁴. Hormis les deux protagonistes, les acteurs se livraient sans cesse à des pitreries qui empêchaient d'entendre le texte. Par exemple lorsque Argan parlait, il y avait souvent plusieurs personnages qui attiraient l'attention autour de lui, étouffant son discours. Ainsi, de manière générale, c'était un *Malade* bouffon, d'un humour parfois macabre⁵ ou alors très appuyé, comme si l'on ne faisait vraiment pas confiance au texte de Molière pour nous faire rire et réfléchir sur la médecine. J'en suis sorti irrité.

michel vaïs

2. À contre-courant du texte, en effet, ce malade, d'imaginaire, devient réel puisqu'on l'associe à Molière; ce renversement fondamental, dans la mesure où on ne l'assume pas jusqu'au bout, est sans doute la cause du malaise, et explique que le personnage central, privé de son essence comique, soit à ce point occulté dans la production.

d.p.

3. Un des effets les plus spectaculaires demeure l'image finale de la table de dissection aveuglée par l'éclair brutal des lampes: une série de puissants faisceaux lumineux formant cercle bascule vers la salle avant de se baisser sur le corps de Molière mort. Gratuite, peut-être, cette fulgurance propre à galvaniser l'auditoire laisse ce dernier sur un éblouissement paradoxal mais tenace.

d.p.

4. Je ne suis pas de cet avis; l'effort de Montmorency s'est déployé du côté de l'imagination; son travail a le mérite d'oser risquer, en superposant des images (Molière-personne-personnage et Argan-personnage), en situant la pièce dans un contexte social élargi (un hôpital au XVII^e siècle) et en citant le travail d'autres artistes autour de Molière (l'incontournable *Molière* d'Ariane Mnouchkine); je préfère cet effort d'imagination à une platitude raisonnable et fidèle à la tradition.

s.l.

5. J'y vois plutôt une vision exacerbée et sensationnelle du rire moliéresque, qui s'y trouve sans doute perverti, mais si joyeusement!

p.b.